

À l'heure de l'entre-soi, le dialogue est-il toujours possible ?

Je voudrais commencer une petite scène qui, j'en suis persuadé, vous rappellera quelque chose.

Imaginons...

Un dîner de famille. Entre l'entrée et le plat, quelqu'un prononce un mot : « immigration », « vaccin », « retraites », « religion » « manifestations ».

Et l'air change.

Les regards se croisent, quelqu'un se racle la gorge, une belle-sœur se lève pour « aller chercher le pain ». Puis quelqu'un dit la phrase magique : « Bon, on ne va pas parler de ça ». Et on passe au fromage.

Cette scène n'a rien de dramatique. Personne n'y est maltraité. Et pourtant, elle dit quelque chose de notre époque :

Nous parlons de moins en moins avec ceux qui ne nous ressemblent pas.

C'est ce que l'on appelle l'**entre-soi**, terme parfaitement illustré par l'affiche de cette journée : Des bulles, des îlots, de mêmes : que des individus vêtus de même couleur ... Mais avant toute chose, il importe de préciser les termes du titre de cette conférence.

Alors attardons-nous, entre-nous, sur l'entre-soi.

L'entre-soi, n'est pas seulement le fait de se retrouver entre amis. Tout le monde a besoin de cela, et c'est très bien. L'entre-soi, c'est le fait de ne fréquenter, de ne lire, de n'écouter que des semblables : semblables par le milieu social, par les origines, par la culture, par les opinions. Ceux qui sur l'affiche, sont vêtus de la même couleur que soi.

Cet entre-soi peut prendre 3 formes :

- Il peut être **choisi** : on aime se retrouver entre soi.
- Il peut être **subi** : on habite un quartier, on fréquente une école où l'on ne rencontre que des gens comme nous, sans l'avoir décidé.
- Enfin, il peut être **dissimulé** : nous nous croyons ouverts, tolérants, et pourtant tous nos amis votent comme nous. Cette troisième forme est la plus insidieuse.

Passons au dialogue maintenant.

Une mise en garde d'importance : dialoguer, ce n'est pas simplement parler à quelqu'un. On peut échanger toute une soirée sans jamais dialoguer.

Le philosophe Martin Buber, dans *Je et Tu*, distingue deux manières de se rapporter à autrui :

- le traiter comme un objet,
- le rencontrer comme une personne.

Seule cette seconde manière garantit le dialogue auquel Hans-Georg Gadamer (un autre philosophe) ajoutait une précision : dialoguer, c'est accepter de sortir de la conversation **autre** qu'on y est entré.

Retenons cela : **le dialogue suppose d'accepter d'être modifié par l'autre**. C'est ce qui le rend si précieux.

Et c'est aussi ce qui le rend si inquiétant.

Vouloir traiter de la question qui nous intéresse aujourd'hui suppose une approche pluridisciplinaire, aux confins de la sociologie, d'une psychologie que l'on nomme sociale et de la psychanalyse. Du moins, ce sont là les domaines auxquels je risquerai des emprunts pour étayer mon propos. Emprunts lacunaires, bien évidemment, comme l'est toute forme d'exposé, mais jalons utiles, je l'espère.

Trois angles donc, comme on regarderait une maison en s'en approchant : de loin, de plus près, puis de l'intérieur.

- De loin, avec la **sociologie** : comment nos sociétés organisent-elles nos rencontres, et nos non-rencontres ?
- De plus près, avec la **psychologie sociale** : que fait l'appartenance à un groupe à notre manière de percevoir et de penser ?
- Et de l'intérieur, avec la **psychanalyse** : qu'est-ce qui, en nous, rend l'autre si inquiétant et l'entre-soi si rassurant ?

1 Regard sociologique : un monde de semblables

1.1 L'entre-soi n'est pas une invention de notre siècle

Commençons par un constat, bon ou mauvais, je vous laisse juge : **l'entre-soi n'a rien de nouveau**. Pour le désigner, les sociologues parlent d'**homophilie** (du grec « philia amour, attirance, homos : le même, semblable »).

Dans un article célèbre de 2001, trois d'entre eux (McPherson, Smith-Lovin et Cook), ont passé en revue des décennies d'études, et le titre de leur travail est à lui seul très évocateur : « **Les oiseaux de même plumage se rassemblent** ».

Nous nous marions entre personnes de même niveau d'études, nous devenons amis avec nos voisins de palier, de bureau, de classe, et ces voisins nous ressemblent déjà. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, c'est la pente naturelle des relations humaines.

Et la tendance ne va pas en s'arrangeant, les travaux sur l'amitié conduits par Jean Maisonneuve (psychosociologue français) entre 1966 et 1996 en France ont bien montré combien les stratifications observées étaient de plus en plus imperméables.

Pierre Bourdieu (1979) a montré qu'ils s'expriment aussi sur des bases plus subtiles : l'entre-soi ne tient pas seulement aux lieux, il tient aux **goûts**. Ce que nous aimons manger, écouter, lire, notre manière de parler, de nous habiller, de rire, tout cela fonctionne comme un signe de reconnaissance. Nous nous reconnaissons entre nous sans avoir besoin de nous le dire. Et, du même mouvement, nous repérons ceux qui ne sont pas des nôtres.

Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (sociologues) ont observé de très près les manifestations de cet entre-soi dans leurs études des groupes provenant des milieux les plus favorisés : les beaux quartiers, les clubs, les rallyes pour les adolescents, les grandes écoles... ce qui les amène à affirmer, en substance : **qu'une société, se reproduit en grande partie par ces cercles où l'on se choisit sans en avoir l'air.**

Bien avant eux, au début du XX^e siècle, le sociologue Georg Simmel avait décrit la figure de **l'étranger**. Pas celui qui passe et repart, mais celui qui arrive aujourd'hui et reste demain. Il est à la fois **proche et lointain** : il est parmi nous, mais il ne vient pas de chez nous. Simmel notait que cette position suscite à la fois la curiosité et la méfiance, elle nous place, tels des animaux entre approche et évitement. Cette ambivalence va nous accompagner tout au long de mon propos.

Premier point à retenir donc : **l'entre-soi est aussi vieux que les sociétés.**

Alors pourquoi en parle-t-on tant aujourd'hui ?

1.2 Ce qui s'aggrave aujourd'hui

Parce que trois facteurs se sont additionnés pour accentuer ce phénomène.

Le premier facteur c'est la **géographie**.

Dans *Le ghetto français*, l'économiste Éric Maurin a montré que notre société organise une séparation sociale de plus en plus fine, jusqu'à l'échelle du quartier et de l'établissement scolaire. On choisit son quartier, puis son école, parfois en contournant la carte scolaire, et chaque choix, pris isolément, est parfaitement compréhensible : on veut le meilleur pour ses enfants. Mais, additionnés, ces choix individuels fabriquent des mondes séparés.

Aux États-Unis, le journaliste Bill Bishop a décrit un phénomène voisin sous le titre The Big Sort, « Le grand tri » : les Américains déménageraient vers des communautés où l'on pense comme eux, et les comtés deviendraient plus homogènes politiquement. Ces travaux sont discutés mais le mécanisme général qu'ils décrivent, lui, est bien documenté :

Personne ne décide la ségrégation, et pourtant tout le monde y contribue.

Le deuxième facteur aggravant, c'est l'**effritement ou la disparition progressive des lieux de rencontre**.

Dans *Bowling Alone*, le politologue Robert Putnam a décrit précisément l'érosion de ce qu'il appelle le « capital social » (rien à voir avec le concept de Bourdieu).

- moins d'associations,
- moins de syndicats,
- moins de paroisses,
- moins de clubs,

Autrement dit :

- moins de lieux où des gens différents se côtoient autour d'une activité commune.

Pensez aux lieux qui, autrefois, nous mélangeaient un peu : le service militaire, le café du coin, la paroisse, le syndicat, le patronage. Chacun de ces lieux, malgré ses défauts, nous obligeait à croiser des gens que nous n'aurions pas choisis. Beaucoup ont disparu et, avec eux, l'occasion de la rencontre.

Le troisième facteur c'est bien sûr le **numérique**.

L'expression de « **bulle de filtre** » rendue populaire par l'essayiste Eli Pariser a popularisé décrit ce mécanisme à l'œuvre : les plateformes personnalisent ce que nous voyons, et cette personnalisation nous enferme dans un univers de plus en plus conforme à nos goûts.

Cass Sunstein (juriste) préfère attribuer aux réseaux la propriété des « **chambres d'écho** » : autrement dit d'espaces où nos propres opinions nous reviennent amplifiées.

Mais le point essentiel repose sur le fait que les plateformes fonctionnent sur l'attention. Or ce qui capte l'attention, c'est l'émotion, en particulier l'indignation, les contenus qui nous indignent circulent plus vite que ceux qui nous nuancent.

Dans une économie de l'attention, on en appelle donc à l'affect plutôt qu'à la réflexion car **l'affect stimule l'attention, il réveille tandis que la réflexion fatigue, elle endort**.

Mais je me dois d'être honnête avec vous : les travaux récents invitent à la prudence.

Nous ne vivons pas tous enfermés dans des bulles **totale**ment hermétiques ; beaucoup de gens continuent de s'informer à des sources variées, et certaines études (conduites en 2020 Sur *Facebook* et *Instagram*) suggèrent que l'enfermement algorithmique est moins total qu'on ne le suppose.

Mais ce que les plateformes ont certainement changé, c'est la **visibilité de nos désaccords** et le **ton** sur lequel ils s'expriment. On ne voit plus, du camp d'en face, que ses éléments les plus caricaturaux. De sorte que, même sans bulle parfaite, l'autre nous apparaît sous son pire jour.

1.3 Un phénomène qui nous concerne tous

Je voudrais lever un malentendu possible.

Quand on parle d'entre-soi, chacun pense immédiatement à l'entre-soi des autres. Les uns pensent aux élites parisiennes, les autres aux « communautés » repliées sur elles-mêmes, d'autres encore aux militants des réseaux sociaux.

Or l'entre-soi est transversal.

Il y a un entre-soi de droite et un entre-soi de gauche, un entre-soi des riches et un entre-soi des pauvres, un entre-soi des villes et un entre-soi des campagnes, un entre-soi des jeunes et un entre-soi des anciens. Il y a un entre-soi des croyants et un entre-soi des non-croyants, et ce dernier, d'ailleurs, est parfois le moins visible, parce qu'il se croit universel (majoritaire).

Je vous invite donc à ne pas écouter cette présentation en cherchant ceux qui sont concernés. Cherchez plutôt à quel endroit vous l'êtes vous-mêmes. C'est inconfortable, certes, mais c'est la seule porte d'entrée !

La sociologie nous a donc montré le **comment** : comment nos sociétés, nos territoires, nos écrans organisent la séparation. Mais elle laisse ouverte la question du **pourquoi**. Pourquoi nous plaisons-nous autant entre nous et sommes-nous tant dérangés par la différence ? Qu'est-ce que l'entre-soi nous apporte ? Pour y répondre, il faut passer de la structure à l'expérience : regarder comment l'appartenance à un groupe transforme notre manière de percevoir, de juger et de penser.

Approchons-nous donc de la maison, avant d'en ouvrir la porte. C'est ce à quoi nous invite la psychologie sociale et ses découvertes expérimentales.

2 Regard psychosocial : ce que le groupe fait à nos esprits

2.1 Appartenir, un besoin fondamental

Commençons par une expérience datant du début des années 1970, réalisée par Henri Tajfel et son équipe à l'Université de Bristol. On montrait deux tableaux, l'un de Klee et l'autre de Kandinsky, à des étudiants réunis dans une salle qui devaient indiquer lequel ils préféraient. Puis, on leur annonçait qu'ils étaient classés en deux groupes selon leurs goûts : le groupe « Klee » et le groupe « Kandinsky ». En réalité, la répartition était faite au hasard. Ils ne se connaissaient pas. Ils ne se verraient plus et ne partageaient donc qu'une étiquette basée sur leur choix artistique.

On leur demandait ensuite de répartir de petites sommes d'argent entre des anonymes, identifiés seulement par leur groupe. Et qu'ont-ils fait ? Ils ont favorisé leur propre groupe. Mieux : ils préféraient parfois gagner moins en valeur absolue, pourvu que l'écart avec l'autre groupe soit plus grand. Retenez cela : il suffit d'une catégorie arbitraire pour

que naisse la préférence pour « nous » et la méfiance pour « eux ». Tajfel en a tiré sa théorie de l'identité sociale : une partie de ce que nous sommes vient des groupes auxquels nous appartenons, et nous avons besoin que ces groupes soient valorisés, parce que c'est nous qui sommes valorisés à travers eux.

Une autre expérience, plus célèbre encore, fut conduite par Muzafer Sherif en 1954, dans un camp de vacances nommé *Robbers Cave*, dans l'Oklahoma. Vingt-deux garçons d'une dizaine d'années, tous issus du même milieu, étaient répartis en deux équipes qui s'ignorent d'abord. Chacune se construit une identité, un nom, choisit un drapeau. Puis les chercheurs organisèrent des compétitions. En quelques jours, ces enfants sans histoire ont se sont insultés, se sont jeté des fruits, ont brûlé le drapeau des autres, mené des raids de nuit ... **La rivalité avait fabriqué l'hostilité.**

Mais l'histoire a un second volet, qui est plus intéressant. Pour apaiser les tensions, Sherif ne fait **pas de grands discours sur la fraternité**. Il provoque des **problèmes communs** : une panne d'eau que seuls les deux groupes peuvent régler ensemble, un camion tombé en panne qu'il faut tirer à la corde, tous ensemble. Et progressivement, l'hostilité recule.

Ce n'est donc pas la bonne volonté qui rapproche, c'est **le travail en commun, la coopération**.

Gardons cette idée de côté, elle nous servira dans la dernière partie.

2.2 Des mécanismes qui verrouillent

Une fois l'appartenance posée, plusieurs mécanismes entrent en jeu, et ils se renforcent les uns les autres.

Le **premier mécanisme** est le **biais de confirmation**.

Nous prêtons plus d'attention aux informations qui confirment ce que nous croyons, et nous affichons une sévérité remarquable envers celles qui le contredisent.

À cela s'ajoutent des problèmes de **mémorisation sélective** qui nous invitent régulièrement à négliger, pire à oublier, tout ce qui pourrait contredire nos croyances et nos présupposés.

Selon la célèbre théorie de la **dissonance cognitive** (Leon Festinger, 1957), lorsque la réalité contredit une conviction à laquelle nous tenons, cela crée un tel inconfort que nous le réduisons souvent non pas en changeant d'avis, mais parfois en changeant notre manière de lire cette réalité. Festinger et ses collègues ont infiltré, dans les années 1950, un petit groupe qui annonçait la fin du monde à une date précise. La date est passée. Le monde n'a pas fini. Et pour plusieurs des membres, le résultat n'a pas été le doute, mais un redoublement de ferveur : leur foi avait sauvé le monde.

Cet exemple est extrême, mais il révèle un mécanisme très ordinaire : **plus nous avons investi dans une conviction, plus il nous en coûte d'y renoncer, surtout quand tout notre groupe y croit.**

*Ainsi, à l'issue du repas de famille dominical, tout se sera sans doute passé pour le mieux et les grincements des uns seront bientôt remplacés par l'attente d'un prochain repas à l'unité familiale fantasmée. Chacun y sera de nouveau invité à jouer son rôle habituel, je dirais même plus, **à tenir son rôle comme on tient la garde.***

Le **deuxième mécanisme**, la **polarisation de groupe**, est assez contre-intuitif.

On pourrait croire que discuter entre gens qui pensent à peu près la même chose conduit à une opinion moyenne, modérée. Or, c'est l'inverse.

Après avoir discuté, **le groupe a tendance à adopter une position plus extrême que celle que chacun avait en arrivant.** Ce phénomène a été mis en évidence dès les années 1960, notamment par Serge Moscovici et Marisa Zavalloni. On a même pu montrer (pensée de groupe, Janis, 1971) que les décisions en groupe reposent souvent sur un traitement restreint, une négligence des alternatives les plus adaptées et, surtout, sur une minimisation des risques et des conséquences.

Plus récemment, Cass Sunstein (Juriste) et ses collègues ont fait discuter, dans le Colorado, des habitants de deux villes, l'une plutôt progressiste, l'autre plutôt conservatrice, sur des sujets comme le climat ou les unions civiles. Résultat : dans chaque groupe, les gens sont repartis avec des opinions **plus tranchées**, et les deux groupes s'étaient éloignés l'un de l'autre. Pourquoi ? Parce que, **entre soi, on entend surtout des arguments qui vont dans notre sens**, et parce que l'on veut aussi se montrer un bon membre du groupe, donc un peu plus fidèle que son voisin.

Pour introduire le **troisième mécanisme**, je vous propose de revenir à notre repas de famille.

Le dessert vient d'être servi : un magnifique gâteau acheté chez le pâtissier favori de l'hôte qui en a oublié la composition précise. Personne n'est en mesure d'identifier avec certitude l'alcool dont la génoise est imbibée. Chacun y va de son hypothèse, Triple Sec ? Cognac ? Armagnac ? Amaretto ? Poiré ? Calvados ? Cointreau ? Grand Marnier ? Toutes les régions sont passées en revue et, bientôt les avis convergent, la certitude s'annonce, on s'accorde unanimement sur la liqueur de cerise. La réponse obtenue est un point de convergence atteint par tous ceux qui ont progressivement accepté de renoncer à leurs impressions premières pour se rallier à une sorte d'avis majoritaire. On nomme cela la normalisation.

La chose à identifier, ici, un parfum ambigu, pousse les convives à la recherche d'un consensus qui illustre extérieurement l'unité familiale, l'unité du groupe.

Ce caractère ambigu favorise l'expression du doute. Nos sens, nous le savons, peuvent nous tromper et, dans ce genre de situation, nous optons pour une stratégie raisonnable, celle de se reposer sur la majorité, majorité qui, à défaut d'avoir toujours raison, fait souvent preuve d'un jugement solide.

Qu'en serait-il si, cette fois, le groupe se prononçait à l'unanimité pour un parfum dont vous savez qu'il ne peut en aucun cas figurer sur la liste des ingrédients puisque le pâtissier vous a, par le passé, confié ne jamais vouloir l'utiliser dans ses gâteaux ?

Irez-vous contester l'apparente unanimité du groupe ou préférerez-vous préserver son harmonie ? Allez-vous réduire au silence votre avis personnel dont vous mesurez pourtant la valeur ? Prendrez-vous le risque de vous opposer aux autres ?

Les observations montrent que bon nombre de personnes préfèrent le silence et motivent cet acquiescement discret par des arguments de type :

- Je sentais que ça n'était pas le moment.*
- J'anticipais une tension.*
- J'avais l'impression d'être trop différent des autres.*
- Je ne voulais pas "casser l'ambiance".*

Ou, plus profondément encore :

- je ressentais une forme d'insécurité.*

On se tait.

- Parce que, sur la scène de ce petit théâtre familial, on ne souhaite pas jouer le rôle du perturbateur d'unité (Cf. Erving Goffman).
- Parce que l'on est persuadé que notre avis n'est partagé par personne (ignorance pluraliste, Cf. Floyd Allport) et que notre solitude supposée renforce le poids supposé de la majorité (spirale du silence, v. Elisabeth Noelle-Neumann) au point que, dans ce type de situation :

Chacun pense être seul à penser ce que parfois tout le monde pense.

Pire encore, il arrive que l'on se rallie à l'avis majoritaire tout en en pensant le contraire.

Ce troisième mécanisme, **le conformisme**, Solomon Asch en a montré la puissance dans les années 1950. Dans son expérimentation, les participants devaient évaluer la longueur de lignes. Au fil des épreuves, les réponses pourtant évidentes étaient unanimement niées par des sujets complices amenant une proportion importante des participants à se ranger, au moins une fois, à l'avis du groupe et à nier ce qu'ils avaient sous les yeux.

Ce qui intéresse ici, c'est moins la bêtise supposée de ces gens que la force de la pression sociale : il est inconfortable d'être le seul à dire autre chose. Et plus le groupe semble soudé, plus c'est vrai.

Enfin, **quatrième mécanisme**, un biais que les psychologues sociaux appellent **l'homogénéité de l'exogroupe** : nous voyons les membres de notre groupe comme des personnes singulières, nuancées, contradictoires, et ceux de l'autre groupe comme interchangeables. « Eux, ils sont tous les mêmes. ». C'est un des mécanismes de base à la formation des stéréotypes.

Vous l'aurez remarqué, ceux d'en face disent la même chose de nous.

Ramené à l'affiche de la journée dont je parlais tout à l'heure, cela conduit à présumer qu'il ne saurait y avoir de différence interindividuelle à l'intérieur de chaque bulle. De sorte que, vu de cette manière, tous ceux qui sont dans la bulle bleue ne sont que des copies à l'identique, des clones... bleus qui plus est. Si vous examinez bien cette affiche, vous penserez sans doute que mon exemple est discutable, peut-être même les plus critiques d'entre vous le jugeront ils inadapté. La remarque est fondée, je le concède volontiers, mais en partie seulement. Portez votre regard un peu plus loin sur la bulle rouge et vous verrez alors que les différences entre les visages des personnes tendent à s'estomper. Tout est affaire de regard. Vu de loin les choses se ressemblent au point de se confondre. Eh bien, considérez que nos appartenances à des groupes nous poussent à regarder les choses extérieures de loin, de très loin.

Prenez l'exemple de jumeaux différenciables lorsqu'ils sont familiers ou totalement identiques lorsqu'on ne les fréquente guère.

Évidemment, à l'intérieur de mon propre groupe, la proximité m'autorise à percevoir plus de nuances ... jusqu'à un certain point, nous l'avons vu (Cf. pression à la conformité), au-delà duquel on s'accommode mal de la différence.

Résumons-nous : l'appartenance nous rassure, la confirmation nous conforte, la polarisation nous radicalise, le conformisme nous fait taire, et l'homogénéisation nous interdit de voir l'autre dans sa complexité. Nulle méchanceté là-dedans : ce sont des **mécanismes ordinaires de l'esprit humain en groupe**.

2.3 Peut-on sortir de la bulle ? Les nuances

Alors, la solution serait simple : mettons les gens en contact. C'est ce qu'a proposé le psychologue Gordon Allport dans les années 1950 : c'est l'**hypothèse du contact**. Si l'on met en présence des personnes de groupes différents, leurs préjugés diminuent. Et de fait, une vaste synthèse de plus de cinq cents études, réalisée en 2006 par Thomas Pettigrew et Linda Tropp, confirme que **le contact réduit bien, en moyenne, les préjugés**.

Mais Allport avait posé des **conditions**, que l'on oublie trop souvent : que les personnes soient sur un pied d'égalité, qu'elles poursuivent un but commun, qu'elles coopèrent plutôt qu'elles ne s'opposent, et que le cadre soit légitimé par une autorité, une institution, une règle du jeu.

Autrement dit : on ne réconcilie pas des gens en les jetant dans la même arène.

*Et il y a mieux, ou pire, selon le point de vue. Une équipe dirigée par Chris Bail (sociologue) a mené en 2018 une expérience sur Twitter : des utilisateurs ont été payés pour suivre, pendant un mois, un compte qui relayait des opinions de l'autre bord politique. On pouvait espérer qu'ils deviennent plus nuancés. Chez les républicains, c'est le contraire : ils sont devenus **plus conservateurs**. Chez les démocrates, l'effet était moins net.*

Être exposé à l'autre n'est pas dialoguer avec lui.

Une confrontation forcée, sans cadre, sans égalité, sans but commun, peut renforcer le sentiment d'être attaqué, donc le repli (Cf. réactance psychologique, Brehm, 1962).

Il y a enfin une dernière nuance, plus optimiste. Serge Moscovici a montré que les **minorités actives** pouvaient, elles aussi, influencer la majorité, à condition d'être constantes, cohérentes et de ne pas s'excuser d'exister. Cela veut dire que les groupes ne sont pas des blocs : ils sont poreux, et la parole d'un seul, tenue avec patience, peut les faire bouger. Ce qu'illustre brillamment le film de Sydney Lumet adapté de la pièce "*12 hommes en colère*".

La psychologie sociale nous a montré comment l'esprit fonctionne en groupe. Mais elle laisse une question ouverte : pourquoi l'autre nous inquiète-t-il à ce point ? Pourquoi la différence et l'altérité sont-elles vécues, parfois, comme une menace presque physique ? Pour cela, il faut entrer dans la maison et aller voir plus loin, descendre d'un étage, jusque dans la cave pénétrer dans ce que la psychanalyse appelle l'inconscient.

3 Le regard psychanalytique : l'autre comme double, miroir et menace

3.1 Le narcissisme des petites différences

Je vais commencer par une observation de Sigmund Freud qui, pour moi, est l'une des plus dérangelantes de toute son œuvre. Il l'a formulée dès 1917, et reprise en 1930 dans *Le malaise dans la culture*. Freud se demande : contre qui les hommes dirigent-ils leur hostilité ? On répondrait spontanément : contre ceux qui sont les plus différents. Or, dit Freud, c'est souvent le contraire. Ce sont les communautés **voisines**, très proches, qui se disputent le plus âprement. Il cite l'exemple des Espagnols et des Portugais, des Allemands du Nord et du Sud, des Anglais et des Écossais. Et il nomme ce mécanisme le **narcissisme des petites différences**.

L'idée est la suivante : pour exister, une identité a besoin de se distinguer. Et plus l'autre nous ressemble, plus la distinction est fragile, donc plus nous avons besoin de la souligner, parfois de la grossir. L'autre trop proche menace de nous dissoudre. C'est pourquoi, dans les familles, les querelles de succession sont souvent les plus féroces ; c'est pourquoi, dans les partis et les mouvements militants, on en veut souvent plus au dissident qu'à l'adversaire déclaré. Freud ajoute une remarque plus sombre encore : **une communauté se lie d'autant mieux par l'affection lorsque ses membres ont quelqu'un d'autre sur qui diriger leur agressivité**.

Autrement dit, **le « nous » se fabrique souvent contre un « eux »**.

En 1921, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud va plus loin.

Il se demande ce qui fait tenir un groupe. Sa réponse : les membres mettent à la place de leur idéal personnel un même objet commun, un chef, une cause, une idée, et du coup, ils s'identifient les uns aux autres.

Le groupe devient alors un lieu où chacun se sent plus fort, plus sûr, moins seul, mais aussi un lieu où l'on pense moins par soi-même. **Ce qui rassemble, c'est un idéal partagé. Et ce qui fait peur, c'est ce qui menace cet idéal** : donc l'autre qui pense différemment.

3.2 L'étranger du dehors est d'abord l'étranger du dedans

Mais pourquoi l'autre menace-t-il autant ? Pour répondre, Freud fait un détour par un mot allemand : *unheimlich*, que Marie Bonaparte a traduit par **l'inquiétante étrangeté**. *Heimlich*, c'est le familier, ce qui est « de la maison ». *Unheimlich*, c'est donc l'inquiétant. Et Freud découvre que l'inquiétant n'est pas l'inconnu absolu : c'est du **familier devenu étranger**. C'est ce qui nous est en réalité très proche, très intime, mais que nous avons refoulé, et qui nous revient du dehors, déguisé.

Lorsqu'il s'agit d'envisager une dyade — un binôme si vous préférez — que nous formons avec telle ou telle personne qui nous ressemble un peu et vers laquelle nous nous trouvons naturellement portés, nous envisageons ce couple comme un ensemble unique dont les éléments, moi et l'autre sont apparentés, semblables, indistincts.

Les propriétés que je me reconnais, les goûts et opinions qui me définissent doivent alors intégralement caractériser cet autre moi avec qui je suis en relation. Ce phénomène trouve d'ailleurs à s'accroître au point que la découverte de sujets de désaccords, de dissemblance, provoque instantanément les plus vives réactions : « *non ? tu ne peux pas aimer cela, pas toi...* » Étonnement aussitôt accompagné d'une blessure personnelle avec laquelle il va falloir composer, blessure que l'on exprime souvent sous la forme d'une déception.

Ce « *tu me déçois* », que désigne-t-il finalement ? Après tout, quel que soit le lien et le degré d'affection que l'on porte aux personnes, nous devrions leur reconnaître le droit d'exercer leur jugement et de penser en toute autonomie, au risque de se montrer différent.

Ce « *tu me déçois* », traduit notre faiblesse face à l'*Unheimlich*.

Il souligne la fragilité de nos certitudes, toutes relatives, et désigne l'impossibilité fondamentale de nous retrouver intégralement en l'autre, ce reflet ô combien infidèle ...

Ne dit-on pas d'ailleurs en ces circonstances de petites trahisons de nos proches qu'ils ne nous sont pas fidèles, **qu'ils nous font une infidélité ?**

Mais à qui ou à quoi ?

Cet autre qui surgit dans sa différence ne saurait en effet refléter notre unité et notre perfection supposées. En niant cela, en ouvrant une brèche, une **faille narcissique**, il nous confronte à notre propre imperfection, à nos limites d'expansion. Nous voilà reconduits à la porte, ramenés au seuil infranchissable de l'altérité.

Cette idée a été reprise, avec une force particulière, par la psychanalyste et philosophe Julia Kristeva, dans *Étrangers à nous-mêmes* (1988). Sa thèse est des plus stimulantes : **l'étranger est en nous**. L'inconscient lui-même est notre étranger intérieur, ce qui, en nous, nous échappe : « *Le Moi n'est pas maître dans sa propre maison* » affirmait Freud (1917).

Et le rapport que nous entretenons avec les étrangers du dehors rejoue le rapport que nous entretenons avec cet étranger du dedans. Si je ne supporte pas en moi une part de peur, de désir, de faiblesse ou de colère, je risque encore moins de la supporter chez autrui.

L'étranger n'est pas seulement celui qui vient d'ailleurs : il est aussi cette part d'altérité qui nous habite et nous rend étrangers à nous-mêmes.

Le mécanisme psychique à l'œuvre s'appelle la **projection** : **Je dépose chez l'autre ce que je ne peux pas reconnaître en moi.**

La psychanalyste Mélanie Klein a décrit, chez le tout petit enfant, un **clivage** : le monde se divise en un « bon » que l'on garde, et un « mauvais » que l'on rejette hors de soi. (projection).

Chez l'adulte, cela peut prendre des formes plus sophistiquées, mais le principe demeure : **il est reposant de penser que le mal est ailleurs.**

Un groupe est un lieu idéal pour cela. Chacun y trouve des complices pour désigner un ennemi commun. Pourquoi pas un **bouc émissaire** concentrant les tensions internes d'une communauté ?

Vous voyez sans doute où je veux en venir : **L'entre-soi n'est pas seulement un confort social. C'est un dispositif de défense. Il tient l'inquiétante étrangeté à distance, au dehors, en la logeant dans l'autre.**

3.3 Les groupes comme enveloppes psychiques

Les psychanalystes qui ont travaillé sur les groupes ont décrit avec précision cette fonction de protection qu'assure le groupe contre les menaces supposées de l'extérieur.

En Grande Bretagne, Wilfred Bion a observé combien l'angoisse pousse facilement des petits groupes de travail à des réflexes collectifs et inconscients qu'il appelle des **hypothèses de base** :

- se chercher un chef protecteur auquel s'en remettre (dépendance),
- désigner ou un ennemi à combattre ou à fuir (attaque-fuite),
- nourrir l'espoir d'un sauveur à venir (couplage).

Dans ces moments, le groupe ne pense plus, il se défend. Et l'on reconnaît là bien des discussions politiques, familiales ou professionnelles.

Didier Anzieu (psychanalyste) désigne par **illusion groupale** ce moment où le groupe se vit comme un tout harmonieux, où « nous sommes bien ensemble », « nous pensons pareil ». C'est un moment de bonheur, qui fonctionne comme une enveloppe protectrice. Mais cette enveloppe a un prix : toute différence devient une menace pour l'harmonie, et donc une trahison.

Enfin, René Kaës, dans la même tradition, a proposé une autre idée, celle de **pacte dénégatif** : tout groupe, toute famille, toute institution tient, pour une part, grâce à des choses que ses membres s'interdisent, sans se le dire, de dire et de savoir. Ce que l'on ne mentionne pas au dîner de famille, c'est peut-être cela : un pacte. Il protège le lien, mais il le fige. Et le dialogue véritable commence souvent au moment où ce pacte devient discutable.

Au fond, le groupe se protège de la désorganisation, mais **au prix de la pensée** : à l'intérieur, on se sent solide, mais on n'ose plus penser seul.

3.4 Ce qui permet d'envisager la rencontre

Mais la psychanalyse ne dresse pas qu'un constat pessimiste. Elle nous dit aussi ce qui rend possible le rapport à l'autre.

Donald Winnicott, célèbre psychanalyste britannique, a décrit ce qu'il appelle l'**espace transitionnel**. Pensez à l'enfant et à son doudou.

Cet objet n'est ni tout à fait lui, ni tout à fait extérieur à lui. C'est un espace intermédiaire, où l'on peut jouer, imaginer, essayer, sans risque.

Winnicott pense que toute la vie culturelle, la création, la conversation, prolonge cet espace. Et il ajoute une idée précieuse : pour pouvoir jouer, il faut se sentir en **sécurité**. **Un dialogue est un jeu sérieux : on ne joue pas avec des idées quand on se sent menacé dans son existence.**

Jessica Benjamin (psychanalyste américaine) souligne, elle, l'importance de la **reconnaissance mutuelle** : la capacité de reconnaître l'autre comme un sujet, distinct de moi, avec son propre point de vue, et non comme un prolongement de mes désirs ou un réceptacle de mes projections.

Pour Peter Fonagy (psychanalyste GB), l'issue repose sur la **mentalisation** : c'est-à-dire sur la capacité de se représenter que l'autre a un esprit, des croyances, des émotions, des raisons, qui ne sont pas les miennes, et de tenir ensemble ma perspective et la sienne.

Enfin, bien avant, (sa compatriote) Mélanie Klein a décrit la **position dépressive**, moment-clé du développement, où l'enfant découvre que la personne qu'il aime et celle qu'il hait sont une seule et même personne.

L'autre n'est plus tout bon ou tout mauvais : il est **ambivalent**, comme moi. Cette capacité à supporter l'ambivalence, c'est précisément ce qui permet de ne pas diaboliser, ni idéaliser.

Voilà donc ce que l'entre-soi nous épargne, et ce que le dialogue exige de nous :

supporter l'étrangeté, en nous et chez l'autre, sans nous effondrer, ni nous défendre, accepter l'autre et l'incertitude de la relation.

4 Le dialogue est-il encore possible ? Conditions, limites, pistes

Nous voici donc au cœur de la question. Nous avons vu que l'entre-soi est amplifié par nos structures, qu'il flatte nos biais, et qu'il apaise une angoisse. Le dialogue est-il, dans ces conditions, une chimère ?

Ma réponse est non. Mais il faut cesser de le concevoir comme un état naturel, une bonne ambiance, une simple question de tolérance. **Le dialogue est une pratique, avec des conditions et des limites.**

4.1 Les conditions du dialogue

Je vous propose 4 conditions. Nous venons de croiser chacune d'elles au fil de cet exposé.

Première condition : un cadre qui sécurise.

Winnicott nous l'a rappelé, Allport aussi : **on ne joue pas avec des idées quand on se sent menacé.**

Cela signifie que **le dialogue a besoin de règles** :

- un temps de parole partagé,
- un respect minimal des personnes,
- la possibilité de s'arrêter sans perdre la face.

Beaucoup de débats publics échouent non parce que les gens sont en désaccord, mais parce que **personne ne s'y sent en sécurité** pour dire « je ne sais pas » ou « vous m'avez fait changer d'avis ».

Deuxième condition : un objet commun.

Souvenez-vous des garçons de Robbers Cave : ils ne se sont pas réconciliés en parlant de leurs différences, mais en tirant ensemble un camion.

Un bon dialogue ne se fait pas face à face, mais **côte à côte**, penchés sur un problème commun : le quartier, l'école, la rivière à nettoyer, l'entreprise à sauver.

Richard Sennett (sociologue), dans *Ensemble*, distingue 2 types de conversation :

- la conversation **dialectique**, où l'on cherche à faire triompher une thèse ou à dégager une synthèse.
- Et la conversation **dialogique**, où l'on échange sans chercher à conclure, avec curiosité, en écoutant ce que l'autre veut dire sous ce qu'il dit.

Sennett montre que la seconde est précieuse précisément parce qu'elle ne cherche pas à gagner. Pas de jeu à somme nulle, pas de territoire à conquérir ou à sauver.

Troisième condition : l'écoute plutôt que la persuasion.

Carl Rogers, psychologue qui a consacré sa vie à l'écoute, avançait que la plus grande entrave à la communication tient dans notre tendance à juger, à évaluer, à approuver ou désapprouver trop vite.

Avant de répondre, il proposait un exercice simple : **reformuler** ce que l'autre vient de dire, jusqu'à son approbation. Je vous le conseille ; c'est redoutable.

De son côté, le philosophe Jürgen Habermas a fait de la discussion un lieu où seul devrait compter « la force du meilleur argument » et du dialogue la condition de la démocratie.

Pour Gadamer, le dialogue implique une **fusion des horizons** : chacun part de son point de vue, qui est toujours situé, et le dialogue en élargit l'horizon sans l'effacer.

Dialoguer c'est élargir son horizon

Et viser la compréhension avant l'accord, reste une idée très simple mais presque jamais appliquée.

Quatrième condition : accepter d'être affecté.

C'est la plus difficile, et nous l'avons vue dès l'introduction.

Buber affirme que **la vraie rencontre ne se fait pas sans risque**.

Emmanuel Levinas allait plus loin : **le visage de l'autre nous met en demeure de répondre, il nous dérange**.

Dialoguer pour de vrai, c'est **accepter la possibilité que l'autre dise quelque chose qui nous oblige à revoir nos certitudes**. Si je viens à une discussion en sachant déjà que rien de ce que vous direz ne me fera bouger, je ne dialogue pas : je fais de la figuration.

Mais c'est aussi un enrichissement car, à suivre l'aphorisme de John Stuart Mill :

**Celui qui ne connaît que son propre point de vue ...
... connaît mal ce point de vue**

4.2 Les limites

Maintenant, je dois être honnête avec vous, et cela m'amène à trois réserves, qui sont tout sauf des détails.

Première réserve : le dialogue n'est pas possible avec tout et avec tous, ni dans toutes les conditions.

Il suppose une certaine égalité.

Face à la violence, à la domination, aux discours de haine, la première réponse n'est pas le dialogue, c'est la protection des personnes et le droit. On ne dialogue pas avec quelqu'un qui vous tient sous sa coupe : on obtient d'abord que cela cesse.

Demander aux dominés de « dialoguer » avec leurs dominants sans rien changer à l'asymétrie, c'est parfois une manière polie de leur demander de se taire.

Deuxième réserve : l'entre-soi n'est pas toujours un défaut.

Il y a des moments où l'on a besoin de se retrouver entre pairs pour se reconstruire : un groupe de parole de personnes malades, des victimes de violences, des minorités discriminées qui se retrouvent pour reprendre souffle et pour penser leur situation.

Là, l'entre-soi est un **refuge**, une enveloppe qui permet ensuite de sortir.

Le problème commence lorsque le refuge devient une **forteresse** : un lieu où l'on s'enferme pour s'exempter de penser.

La distinction est simple à poser, et difficile à tenir :

- le **refuge** est **temporaire** et prépare à la sortie ;
- la **forteresse** se prend pour un monde.

Troisième réserve : il ne faut pas psychologiser tout ce qui est social. Toute querelle n'est pas un conflit d'inconscients.

Il existe de vrais conflits d'intérêts, de vraies inégalités, des rapports de force réels, et le dialogue n'a pas vocation à les dissoudre dans la bonne entente. Il en est une condition, pas un substitut.

4.3 Des pistes concrètes pour chacun

Alors, que faire, concrètement ? Je vous propose trois petites pratiques, à la mesure de chacun.

Fréquenter des lieux de mixité réelle.

Pas des lieux où l'on parle de mixité, mais **des lieux où l'on fait quelque chose ensemble** avec des gens différents : une association, un club sportif, un conseil de

quartier, une chorale, un jardin partagé, une activité bénévole. Retrouvez ces lieux que Putnam voyait disparaître. Ils ne sont pas des solutions miracles, mais ils créent ce que Sherif nous a montré : un but commun.

Pratiquer la charité interprétative.

Principe venu de la philosophie (Donald Davidson, Willard Quine) : Présupposer que l'interlocuteur est largement rationnel et que la plupart de ses croyances sont vraies.

Ainsi, face à un argument adverse, cherchez d'abord la **meilleure version possible** de cet argument, celle que son défenseur le plus intelligent reconnaîtrait comme la sienne, avant de le critiquer. Si vous êtes capable de dire : « Voilà pourquoi une personne raisonnable peut penser cela », vous avez fait la moitié du chemin.

Se poser une question avant de répondre. Une seule : *qu'est-ce que cet autre réveille en moi ?* Peur ? Honte ? Colère ? Envie ? Jalousie ?

Chaque fois que nous réagissons trop vite et trop fort à une opinion, il y a presque toujours quelque chose de personnel en jeu.

Se poser la question ne règle rien, mais cela suffit parfois à **passer de la réaction à la réponse**, c'est-à-dire d'un réflexe de défense à un début de dialogue.

Je vous propose de le faire tout de suite, en silence, pendant une dizaine de secondes. **Pensez à une personne avec laquelle vous avez cessé de parler, ou à un sujet que vous évitez avec elle à cause d'une opinion ...**

Demandez-vous simplement : **qu'est-ce que je crains qu'il se passe si je lui pose une vraie question, avec une vraie curiosité ?**

Ce n'est pas une question à laquelle je vous demande de répondre à voix haute. C'est une question à emporter.

Pour conclure

Récapitulons, en trois phrases.

1. Sociologiquement, **l'entre-soi est amplifié par nos structures sociales et technologiques** : nos quartiers, nos écoles, nos réseaux, nos écrans nous trient sans que nous l'ayons décidé.
2. D'un point de vue psychosocial, **il flatte nos biais** : nous nous sentons mieux entre nous, nous pensons de plus en plus pareil, et nous voyons ceux d'en face comme un bloc.
3. Pour la psychanalyse, **il apaise une angoisse** : celle de l'étranger, celui du dehors, qui est aussi un peu celui du dedans.

Et ces trois niveaux se nourrissent. La structure produit des habitudes, les habitudes produisent des défenses, et les défenses renforcent la structure.

Le dialogue est-il donc toujours possible ? Oui. Mais **il n'est plus spontané**. Il y a un temps où l'on dialoguait sans y penser, parce que l'on était bien obligé de se croiser. Ce temps-là n'est plus.

Aujourd'hui, le dialogue est un **choix**, et même **un effort, un travail (une dépense d'énergie)** : Il exige :

- un cadre,
- une écoute,
- un projet commun,
- du courage,

Le courage d'accepter que l'autre puisse nous toucher. On pourrait dire que c'est une forme de **courage démocratique**, parce qu'une démocratie vit de la rencontre entre des gens qui ne pensent pas pareil. Et une forme de **courage psychique**, parce qu'elle suppose de supporter l'étrangeté en soi.

Revenons un instant à notre dîner de famille, celui du début, d'avant même le dessert. Quelqu'un prononce le mot qui fâche. L'air change. Et la belle-sœur se lève pour aller chercher le pain. Imaginez qu'elle ne se lève pas. Imaginez que quelqu'un, au lieu de dire « on ne va pas parler de ça », dise : « Raconte-moi pourquoi tu penses ça ? » Et qu'il le dise sans piège, avec une vraie curiosité.

Ce ne serait pas la fin des désaccords. Mais ce serait le début d'autre chose.

Peut-être, simplement, d'un dîner où l'on se parle.

Références bibliographiques

Note : *Les travaux référencés en bleu sont présentés dans la plupart des manuel de psychologie sociale disponibles en français.*

Les textes de Freud ont fait l'objet de multiples éditions. Ils peuvent être retrouvés par une recherche internet

Allport, G. W. (1954). The nature of prejudice. Addison-Wesley.

Anzieu, D. (1975). Le groupe et l'inconscient : L'imaginaire groupal. Dunod.

Asch, S. E. (1955). Opinions and social pressure. Scientific American, 193(5), 31–35.

Bail, C. A., Argyle, L. P., Brown, T. W., Bumpus, J. P., Chen, H., Hunzaker, M. B. F., Lee, J., Mann, M., Merhout, F., & Volfovsky, A. (2018). Exposure to opposing views on social media can increase political polarization. Proceedings of the National Academy of Sciences, 115(37), 9216–9221. <https://doi.org/10.1073/pnas.1804840115>

- Benjamin, J. (1988). *The bonds of love : Psychoanalysis, feminism, and the problem of domination*. Pantheon Books.
- Bion, W. R. (1965). *Recherches sur les petits groupes*. Presses universitaires de France.
- Bishop, B. (2008). *The Big Sort: Why the Clustering of Like-Minded America Is Tearing Us Apart*. Houghton Mifflin.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit.
- Buber, M. (2012). *Je et tu*. Aubier (ed. originale : 1923).
- Festinger, L., Riecken, H. W., & Schachter, S. (1993). *L'échec d'une prophétie*. Presses universitaires de France. (ed. originale : 1956)
- Freud, (1919). *L'inquiétante étrangeté*.
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du moi*.
- Freud, S. (1930). *Le malaise dans la culture*.
- Gadamer, H.-G. (1996). *Vérité et méthode*. Seuil (ed. originale : 1960)
- Girard, R. (1972). *La violence et le sacré*. Grasset.
- Girard, R. (1982). *Le bouc émissaire*. Grasset.
- Habermas, J. (1987). *Théorie de l'agir communicationnel*. Fayard. (ed. originale : 1981) Suhrkamp.
- Kaës, R. (1976). *L'appareil psychique groupal : Constructions du groupe*. Dunod.
- Kaës, R. (1989). *Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs*. In André Missenard (Ed). *Le négatif : Figures et modalités* (Dunod).
- Klein, M., Heimann, P., Isaacs, S., & Riviere, J. (1952). *Developments in psycho-analysis* Hogarth Press.
- Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes*. Fayard.
- Lévinas, E. (1961). *Totalité et infini : Essai sur l'extériorité*. Martinus Nijhoff.
- Maurin, É. (2004). *Le ghetto français : Enquête sur le séparatisme social*. Seuil.
- McPherson, M., Smith-Lovin, L., & Cook, J. M. (2001). *Birds of a feather: Homophily in social networks*. *Annual Review of Sociology*, 27, 415-444.
<https://doi.org/10.1146/annurev.soc.27.1.415>
- Moscovici, S. (1979). *Psychologie des minorités actives*. Presses universitaires de France.
- Pariser, E. (2011). *The filter bubble: What the Internet is hiding from you*. Penguin Press.
- Pettigrew, T. F., & Tropp, L. R. (2006). *A meta-analytic test of intergroup contact theory*. *Journal of Personality and Social Psychology*, 90(5), 751-783.
<https://doi.org/10.1037/0022-3514.90.5.751>

- Pinçon, M., & Pinçon-Charlot, M. (2007). *Les ghettos du Gotha : Comment la bourgeoisie défend ses espaces*. Seuil.
- Putnam, R. D. (2000). *Bowling alone: The collapse and revival of American community*. Simon & Schuster.
- Rogers, C. R. (1968). *Le développement de la personne*. Dunod.
- Schkade, D., Sunstein, C. R., & Hastie, R. (2007). What happened on deliberation day? *California Law Review*, 95(3), 915–940.
- Sennett, R. (2013). *Ensemble : Pour une éthique de la coopération*. Albin Michel.
- Sherif, M. (1961). *Intergroup conflict and cooperation: The Robbers Cave experiment*. University of Oklahoma, Institute of Group Relations.
- Simmel, G. (1999). *Sociologie : Études sur les formes de la socialisation*. Presses Universitaires de France. (ed. originale : 1908)
- Sunstein, C. R. (2001). *Republic.com*. Princeton University Press.
- Sunstein, C. R. (2009). *Going to extremes: How like minds unite and divide*. Oxford University Press.
- Tajfel, H., Billig, M. G., Bundy, R. P., & Flament, C. (1971). Social categorization and intergroup behaviour. *European Journal of Social Psychology*, 1(2), 149–178.
<https://doi.org/10.1002/ejsp.2420010202>
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité, l'espace potentiel*. Gallimard